

COMPAGNIE TROLL

LETTRES À LULU

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Rue de la Gare - Le Chudeau - 37130 CINQ MARS LA PILE
06 88 98 22 70 – richard.petitsigne@orange.fr

SOMMAIRE

Pages 3 à 4 : L'album « Lulu et la Grande Guerre »

Pages 5 à 15 : Texte du spectacle

Page 16 : Lettres de Poilus

Pages 17 à 21 : Guerre 14-18 – dates et chiffres

Page 22 : Bibliographie sélective

L'ALBUM

LULU ET LA GRANDE GUERRE

L'histoire

Au cœur de l'été 1914, alors que le petit village de Saint-Julien s'active pour préparer sa fête annuelle, les cloches de l'église se mettent soudain à sonner. C'est le tocsin, la cloche qui annonce les catastrophes ! L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France. Tous les hommes en âge de combattre sont mobilisés. A vingt-deux ans, Charles, le frère de Lulu, doit faire comme les autres : partir pour le front.

Quelques semaines plus tard, Lulu reçoit une première lettre de son frère. Tout semble aller bien, mais d'autres lettres vont suivre, de plus en plus inquiétantes...

Critique de l'album

« Le 1er août 1914, Lucienne voit la fête de son village annulée et son grand frère Charles répondre à la mobilisation générale. Il rejoint son régiment d'où il parvient à écrire à sa Lulu, lui relatant la terrible réalité de la guerre, tandis qu'elle assiste aux bouleversements qui frappent la vie du village. Alors la petite Lucienne raconte.

A la fois chronique et témoignage, ce bel ouvrage a le mérite de traiter un sujet douloureux et difficile sous forme d'album. A la manière d'une histoire dans l'Histoire, le sujet est présenté au quotidien, la narration écrite à la première personne, facilitant l'identification du jeune lecteur et donnant sa force au texte, L'approche reste directe, le récit simple et vrai. Les courriers du soldat livrent des descriptions évocatrices, soutenues par des illustrations réalistes et fouillées, sachant recréer l'ambiance des campagnes françaises et faire revivre cette époque charnière, sans occulter l'horreur du conflit.

Un dossier complémentaire clôt l'album, permettant de replacer le récit dans son contexte historique, offrant de nombreuses informations, photographies et reproductions de documents d'époque.»

Marilyne Camhi
(Site Ricochet littérature jeunesse)

L'AUTEUR

Fabian GRÉGOIRE

Auteur et illustrateur formé à l'école Saint-Luc de Bruxelles, il vit à la Chaise-Dieu en Haute-Loire.

Albums jeunesse :

1998 - Vapeurs de Résistance

1999 - Les Disparus de l'Aéropostale

2001 - Nuit sur l'Etna

2002 - Charcot et son Pourquoi-Pas ?

2003 - Les Enfants de la Mine - ***Prix Octogones 2003***

2004 - Le Trésor de l'Abbaye

2005 - Lulu et la Grande Guerre – ***Coups de cœur Ricochet***

2006 - Paris sous l'Eau - ***Prix France Télévision 2006***

2007 - L'Espionne des Traboules

2008 – Les Evadés du Mont Saint-Michel

2009 – Les Cristaux du Mont-Blanc

2010 – Au Théâtre de Monsieur Molière

2011 – Le Phare de l'Oubli

2012 – Les Verriers de Noël

Editions L'école des Loisirs (Collection « Archimède ») pour tous ces albums.

LETTRES À LULU

Lulu, c'était comme ça que tout le monde l'appelait. Mais son vrai prénom, c'était Lucienne. En 1914, elle venait de fêter ses 10 ans. Elle avait une longue chevelure brune, un bout de nez retroussé et portait souvent une belle robe à carreaux.

Chaque été, la veille du 2 août, c'est elle qui garnissait le mât de cocagne des enfants. Elle adorait grimper tout en haut et observer la campagne et les jardins des maisons alentours. Elle y accrochait des saucissons, des pains de toutes sortes et des rubans bleus, jaunes, verts ou rouges pour décorer...

« Alors ? Il y a une belle vue, de là-haut ?

- Je vois presque le toit de la maison...
- Fais quand même attention, Lulu... Tu me fais peur ! »

Son frère Charles, un grand échalas de plus de 10 ans son aîné, n'avait jamais pu le faire : il avait le vertige.

« Le premier lot est prêt : tu peux tirer ! »

Tous les deux aidaient à préparer la Saint-Julien. Saint-Julien, c'était le nom du village, et c'est le 2 août que tombe la Saint-Julien. Alors, ce jour-là, tout le monde faisait la fête.

« C'est lourd ! Qu'est-ce que c'est ?

- C'est le jambon sec ! il doit bien faire cinq kilos...
- Bonjour, monsieur le curé ! Vous avez vu ce jambon ? Il est beau, pas vrai ?
- Oui, Lulu, il est très beau... »

Monsieur le curé passa devant eux sans s'arrêter. Il avait l'air soucieux.

« Il y a un problème pour la fête ? lui a demandé Charles.

- Excuse-moi, mon garçon ! je n'ai pas le temps de parler de ça maintenant... » a-t-il répondu en se pressant vers l'église.

Cela leur avait semblé bizarre à Lulu et son frère : d'habitude, le curé s'intéressait beaucoup aux préparatifs de la Saint-Julien. On le voyait souvent déambuler avec son gros ventre et ses lunettes rondes. Il regardait avec gourmandise les morceaux de charcuterie qui pendaient du mât et prenait un grand plaisir à raconter des anecdotes ou des petits contes...

Quelques instants plus tard, c'est monsieur le maire qui est arrivé à grands pas sur la place du village. Il avait le visage sombre. Il ne saluait personne et ne prononçait pas un mot. (Le tocsin sonne). Lulu n'avait jamais entendu les cloches sonner comme ça.

« Le tocsin ! a crié Charles. Ça veut dire qu'il y a eu une catastrophe ! »

Alertés par les cloches, tous les habitants ont accouru.

Même ceux qui travaillaient dans les champs ont laissé leur tâche et leurs outils pour venir aux nouvelles...

En quelques minutes, la population était rassemblée sur la place. Les gens parlaient : que se passait-il de grave ? Pourquoi le maire portait-il son écharpe tricolore ? Et qu'est-ce qui était écrit sur les affiches que le garde-champêtre collait un peu partout ?

Avec Charles, Lulu s'est approchée de l'une des grandes feuilles...

Dessus, on pouvait lire en grosses lettres noires « Mobilisation générale ». En voyant cela, Charles avait pâli. Autour d'eux, des villageois pleuraient. Certains gesticulaient et commentaient. D'autres restaient silencieux.

Charles prit alors Lulu par les épaules et lui dit ces quelques mots :

« Je vais devoir partir, ma Lulu. Je vais aller me battre contre les Allemands...

- Te battre ? Mais... La fête de la Saint-Julien ? »

- Il n'y aura pas de fête cette année, ma Lulu... C'est la guerre... »

Monsieur le maire fit un discours. Il expliqua qu'il allait peut-être y avoir la guerre, et que la France devait se préparer au combat. Tous l'avaient écouté en silence. Quand il a eu fini, Charles et Lulu rentrèrent chez eux, le pas lourd, sans ouvrir la bouche. Lulu ne comprenait pas trop ce que voulait dire ce mot : guerre. Mais, le visage inquiet de son frère lui signifiait quelque chose de grave. Leurs parents avaient appris la nouvelle par les voisins. La mère avait un peu pleuré. Le père a donné une petite tape sur l'épaule de Charles, mais Lulu avait bien vu que son menton tremblait.

Son frère avait vingt-deux ans. Il venait de finir ses trois années de service militaire.

Dès le lendemain, beaucoup se retrouvèrent à la ville pour voir partir le régiment de Charles. Il n'était pas le seul à s'en aller, la plupart des jeunes hommes de Saint-Julien étaient concernés par cet appel.

« Tu m'écriras ?

- Oui, sœurte ! je t'enverrai de jolies lettres, juste pour toi, avec ton nom dessus ! »

Malgré son air joyeux, elle sentait bien qu'il n'avait aucune envie de partir. Une voix a crié : « En voiture ! » Charles prit Lulu dans ses bras, lui fit deux grosses bises, puis la reposa sur le quai.

Quand la locomotive a démarré, tout le monde s'est mis à crier. Des fiancées envoyaient des baisers à leurs futurs maris. Les mères, les filles, les tantes brandissaient mouchoirs et foulards. Charles cria quelques mots à sa sœur :

« A bientôt, ma Lulu ! Si tu es bien sage, on fera la fête tous les deux quand je rentrerai... »

Des larmes ont rempli les yeux de la fillette, puis la fumée a enveloppé le quai et elle n'a plus réussi à voir le visage de son frère.

Tandis que le train s'éloignait, à plusieurs centaines de kilomètres de là, les soldats allemands commençaient à envahir la Belgique. Le lendemain, l'Allemagne déclarait la guerre à la France...

La fête annulée, tous les jeunes hommes partis, le mois d'août fut très triste cette année-là, au village.

Au café, le curé faisait la lecture du journal à voix haute, pour tout ceux qui ne savaient pas lire ou n'avaient simplement pas les moyens de l'acheter.

« Allez confiants, soldats de France ! C'est par dizaine de milliers que la jeunesse combattante s'est ralliée autour du drapeau tricolore pour le salut de la patrie ! »

« La mobilisation n'est pas la guerre. Dans les circonstances présentes, elle apparaît, au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix, dans l'honneur. »

Raymond Poincaré, président de la république française

« Je pense que ces événements sont fort heureux. Il y a quarante ans que je les attends. La France se refait et, selon moi, elle ne pouvait pas se refaire autrement que par la guerre qui la purifie. »

Monseigneur Alfred Baudrillard, évêque

Les journaux disaient aussi que les Allemands seraient bientôt battus, que la guerre ne durerait pas, que l'armée serait à Berlin avant l'automne.

Mais les semaines défilaient et elle durait.

Lulu commençait à s'inquiéter pour son frère, car depuis son départ, elle n'avait encore reçu aucune nouvelle de lui...

Enfin, un peu après la rentrée des classes, Alphonse, le facteur, a grimpé la petite colline menant à la ferme des parents de Lulu avec sa vieille bicyclette. Il apportait une grosse lettre. C'était un jeudi, vers onze heures. Tous ont de suite

reconnu l'écriture de Charles. La mère a aussitôt ouvert l'enveloppe avec le petit couteau qui lui servait à éplucher les pommes de terre.

A l'intérieur, il y avait plusieurs feuilles pliées en deux. Sur l'une d'elles, on pouvait lire : « Pour Lulu ».

La petite fille arracha pratiquement des mains de sa mère le précieux feuillet et fila au grenier pour le lire. Bien assise dans le foin, elle déploya le rectangle de papier...

Ma Lulu,

Depuis mon départ, on a pas arrêté de bouger ! Mais j'ai enfin un peu de temps pour t'écrire ce mot. On m'a affecté à la troisième compagnie.

On m'a dit qu'il y a eu des combats très durs dans certaines régions, avec beaucoup de morts. Nous, on a de la chance : notre régiment ne s'est pas encore battu. On reçoit l'ordre d'aller quelque part, et dès qu'on est arrivé, on nous envoie ailleurs ! C'est un peu la pagaille, mais du coup, on risque rien pour le moment.

Hier, nous avons traversé un village qui avait été pris par les allemands. Les maisons avaient été bombardées et l'église avait brûlé. Tu ne peux pas imaginer comme c'était triste à voir...

J'ai fait des connaissances, des gars bien. Il y a Martin, un boulanger de Bretagne. Ambroise Tignon, berruyer à Bourdan, près de Paris et Célestin Pocchetini, un corse qui parle mal le français. Je t'en parlerai plus longuement dans ma prochaine lettre.

Faut qu'j'y aille ! Le lieutenant vient de siffler le rassemblement.

Mille bises, à bientôt.

Charles

Ce n'était pas une lettre bien longue, mais Lulu était soulagée de savoir que son grand frère allait bien. Elle lut rapidement ce texte à sa mère puis courut au village pour la montrer à sa meilleure amie, Clémence, la fille de l'épicier. En approchant de la boutique, elle entendit des éclats de voix. Une cliente au visage tout rouge gesticulait :

« Plus de farine ! Vous vous moquez de moi ?

- Non, madame Blondiau ! Et plus de sel ! Plus de sucre ! Plus d'huile !

Derrière son étal, le père de Clémence essayait de lui expliquer qu'il n'y pouvait rien, qu'on lui avait déjà acheté tout ce qu'il lui restait... La cliente ne voulait rien savoir. Elle partit en jurant qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds dans

cette épicerie. Cela n'allait pas être facile pour cette madame Blondiau : l'épicerie la plus proche se trouvait à 12 kilomètres.

A cause de la guerre, beaucoup de gens avaient peur de manquer de nourriture. Ils avaient donc fait des provisions, et les épiceries se vidaient et commençaient à manquer de tout.

Quand Clémence aperçut son amie Lulu, elle sauta d'un tabouret pour la rejoindre.

« J'ai reçu une lettre de Charles ! lui dit Lulu en sautillant sur place.

- Tu as de la chance ! Nous, on ne sais pas où est Jules...

Jules, c'était son frère à elle. Il était parti le même jour que Charles...

En voyant sa fille toute triste, la mère de Clémence lui a donné quelques centimes :

« Allez donc boire une limonade, ça vous changera les idées ! »

Après l'avoir remerciée, les fillettes montèrent toutes les deux en courant jusqu'au café Doniol, qui se trouvait un peu plus haut dans le village. Ce café, c'était vraiment le cœur de Saint-Julien. C'était là que les gens se retrouvaient pour rire, refaire le monde, jouer aux cartes ou aux dés. D'ailleurs, ce jour-là, autour du comptoir, la discussion était animée.

« Mon fils à moi, il est au front ! Il se bat ! Il risque sa vie tous les jours pour la patrie, pour la France ! lançait le menuisier.

- Ce n'est quand même pas ma faute si l'armée n'a pas voulu de mon fils ! lui répondait monsieur André.

- Pas voulu ? Dis plutôt qu'il a tout fait pour ne pas y aller !

- Mais enfin, il est myope et il a les pieds plats !

- C'est pas le courage qu'il a un peu plat ?

- Répète un peu ça !

Tout le monde écoutait cette dispute et, pour finir, il fallut les séparer avant qu'ils ne se battent comme des chiffonniers. L'inquiétude et la peur semaient le trouble, même entre les meilleurs amis du monde, qui, quelques semaines auparavant, passaient des heures à la rivière à taquiner la truite.

Plusieurs semaines s'écoulèrent encore avant que Charles ne donne de ses nouvelles :

Ma petite Lulu,

Nous sommes maintenant sur le front, dans la région d'Arras. Il fait froid et mon cou s'est habitué au cache-col que tu m'as envoyé dans ton dernier colis. Je couche avec et te remercie encore de ce tricot. Les allemands sont tout près. Pour nous abriter de leurs tirs, on a creusé

des tranchées. Nous vivons dedans, du matin au soir, et même la nuit, en attendant les ordres de nos chefs.

Il y a deux jours, j'ai participé à mon premier combat ! Nous avons attaqué les tranchées ennemis : les fusils tiraient en tout sens et j'ai entendu les balles siffler à mes oreilles. Mon ami Martin, tu sais le boulanger, a été légèrement blessé à l'épaule, mais rien de grave ! Il va juste en profiter pour quitter ce trou à rat et se refaire une petite santé à l'écart des combats. Hier, nous avons assisté à une bataille aérienne entre un avion allemand et un avion britannique. Le pilote anglais était un as, mais son appareil était moins rapide que celui de l'ennemi. Après vingt minutes de cabrioles dans les nuages, son moteur a été touché et il s'est écrasé. On ne sait pas s'il s'en est sorti. Son avion est tombé côté allemand.

Le moral n'est pas toujours au beau fixe. Heureusement, avec les copains, on essaie de parler d'autre chose, de penser à autre chose. Ambroise nous raconte sa vie, son métier, nous vante Paris, la Tour Eiffel et les grands boulevards et nous montre tous les jours les photos de sa femme et de ses deux enfants. Ils doivent lui manquer énormément. Célestin, le Corse, partage avec nous les nombreux colis qu'il reçoit de là-bas : de la charcuterie, des conserves, des boîtes de biscuits et des fromages qui sentent plus fort que les pieds de Martin, ce qui n'est pas une mince affaire... Tu vois, ma Lulu, on tente de rire encore un peu.

J'apprends à l'instant que nous aurons peut-être une permission pour la Noël. Ce serait vraiment bien de pouvoir rentrer à la maison, même quelques heures...

Je t'embrasse bien fort.

Ton grand Charles

Lulu espéra longtemps. Elle courrait tous les jours au bout du chemin pour tenter de le voir arriver de loin. Mais Charles n'eut pas sa permission.

Par contre, il envoya beaucoup de lettres. Tous les mois, il en arrivait une ou deux. Le facteur, d'ailleurs, était devenu une personne importante au village. Tout le monde l'attendait avec impatience, dans l'espoir d'avoir des nouvelles d'un mari, d'un fils, d'un neveu, d'un père.

Puis, un jour, cette impatience se transforma également en peur, après l'histoire de Blanche...

Blanche était la femme du Félix, le meunier. Tout le monde la connaissait. C'était une fille du pays. Elle s'occupait de la troupe de théâtre qui animait les nombreuses fêtes des environs.

Ce jour de février 1915, le facteur vint chez elle avec une enveloppe bleue. Le maire l'accompagnait. Ils lui dirent quelques mots à voix basse, et soudain, Blanche éclata en sanglot. Toutes les femmes du village accoururent. La lettre disait à Blanche que, quelque part en Lorraine, dans une forêt de sapins, son Félix avait été tué par une balle de fusil.

Elle était la première du village à recevoir une nouvelle de ce genre.

Hélas, d'autres ont suivi, beaucoup d'autres... La liste s'est allongée : Bastien, le fils du menuisier, Léopold le mari de madame Ferrand, la maîtresse de l'école communale, Etienne Bourreau qui laissait trois orphelins. Peu à peu, les vêtements noirs se sont multipliés dans le village.

C'est alors que Lulu commença vraiment à s'inquiéter pour Charles. La situation au front semblait empirer de semaines en semaine, malgré ce que répétaient inlassablement les journaux.

Ma Lulu,

Nous sommes dans la région de Verdun depuis une dizaine de jours. Ici, les combats font rage.

Il pleut sans arrêt et nos tranchées sont remplies de boue. Les rats courent partout. Ils mangent nos provisions, rongent nos chaussures et nous mordent quand on essaie de dormir. Nous sommes tous épuisés... et très sales. Cela fait plus de huit jours que je porte la même chemise ! Les poux et la vermine nous bouffent de partout. Autour de nous, le paysage ne ressemble plus à rien. Il n'y a que des fils de fer barbelés et des trous d'obus pleins d'une eau saumâtre. Quand on veut se creuser un abri, on tombe tout de suite sur des morts. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau. C'est inimaginable !

Martin est revenu parmi nous. Sa blessure est guérie et un officier a décidé qu'il était grand temps qu'il reprenne un fusil. Ambroise a de plus en plus de mal à supporter l'absence de ses enfants. Il ne parle plus beaucoup et se renferme sur lui-même. Heureusement, les nombreux colis de Célestin nous permettent de ne pas mourir de faim, car la soupe, toujours froide, est infâme.

L'imagination de ceux d'en face est infinie. Ils nous envoient depuis quelques jours des gaz mortels si on oublie d'enfiler nos masques. J'ai vu des collègues cracher leurs poumons à cause de ces nappes nauséabondes. Jusqu'où ira cette folie ?

Hier, j'ai découvert une fleur juste à côté de l'abri où nous passons nos journées. Comment a-t-elle pu pousser dans un endroit pareil ? C'est sûrement une erreur ! Alors, je te l'envoie : pour qu'elle ne reste pas ici. Ce n'est pas un endroit pour une fleur ! D'ailleurs, ce n'est un endroit pour personne. Ça fait plus de 500 jours que je suis parti. Quand vont-ils nous sortir de ce borbier ?

Mon plus grand souhait en ce moment serait de me glisser dans cette enveloppe pour rentrer au village, et préparer avec toi la fête de la Saint-Julien.

*Je t'embrasse,
Charles*

Lulu avait la gorge nouée en finissant la lettre. Elle ne savait plus quoi penser. Le ton avait changé, son frère semblait mal en point.

Puis, les jours ont défilé, la fillette devait participer aux travaux des champs. Il fallait bien remplacer les hommes. Ainsi, toutes les personnes du village devaient moissonner, rentrer la paille, labourer, vendanger. Ce travail était pénible, mais il permettait d'oublier quelques heures les horreurs de cette guerre et l'attente.

Pendant presque trois mois, aucune lettre n'arriva chez Lulu.

Un matin, on vit approcher une silhouette à l'entrée du village. Elle portait un long manteau bleu horizon, couvert de boue, et un casque un peu cabossé. C'était Jules, le frère de Clémence, qui arrivait, harassé, pour quelques jours de permission. Evidemment, tous les villageois l'entourèrent et le saluèrent avec beaucoup de chaleur. Clémence lui sauta sur le dos, son père et sa mère le serrèrent dans leurs bras. Après les retrouvailles, les questions fusèrent de toutes côtés :

« As-tu des nouvelles d'Emile, mon mari ?

- Peux-tu nous dire quand cette boucherie prendra fin !
- Les Allemands ont-ils reculé ces derniers mois ?
- Est-ce que mon Edmond est guéri ?

Le pauvre était bien incapable de répondre à ce flot de demandes. Il essayait de rassurer les familles en disant que le service du courrier était complètement désorganisé depuis la grande offensive de l'hiver, qu'il ne fallait donc pas

s'inquiéter du retard des lettres. Il répétait que le moral des soldats était toujours bon malgré la fatigue et le manque de nourriture. Il tentait maladroitement de cacher les lourdes pertes parmi les fantassins. Les hommes tombaient par milliers et il ne voulait pas le dire aux gens de Saint-Julien.

Jules n'avait, lui non plus, aucune nouvelles de Charles. Il l'avait aperçu trois mois auparavant en croisant son régiment qui remontait en première ligne. Il sortait de quelques jours de repos à l'arrière et semblait être en bonne santé. Ils avaient juste eu le temps d'échanger deux mots et de se souhaiter bonne chance.

L'hiver fut très rude. La neige recouvrit longtemps les champs et les maisons de Saint-Julien. Les fêtes de Noël furent une nouvelle fois tristes et silencieuses. Enfin, au tout début du mois de janvier 1916, Lulu reçut une autre lettre de Charles :

Petite Lulu,

Cette guerre est devenue un grand n'importe quoi ; On nous envoie charger, baïonnette au canon, avec la certitude de ne pas avancer d'un mètre et d'être fauchés par les mitrailleuses ennemies. Les hommes tombent comme des mouches. Nos supérieurs, bien au chaud à l'arrière, ne nous voient que comme de la chair à canon. Il ne reste plus grand monde à la troisième compagnie. Le dernier assaut a été un échec, comme ceux de la veille. Le capitaine a été tué, nous avons rejoint nos lignes et voilà que notre artillerie nous tire dessus. C'est les nôtres qui nous tuent ! Ce n'est pas la première fois que nos canons tirent trop court et c'est nous qui prenons tout sur la gueule !

Et là, on apprend que c'est un officier français qui a donné cet ordre. Un général ! Le fameux Moreuil !

« C'est moi qui ai ordonné que notre artillerie pilonne la tranchée où s'est réfugiée la troisième compagnie. Les hommes ont reculé. Ces lâches se sont repliés, ils ont fui devant l'ennemi. L'objectif qui leur a été désigné est capital. Il faut coûte que coûte que nous prenions les positions boches avant février, cela fait partie du plan d'offensive de l'hiver. »

En faisant tirer sur notre compagnie, ils veulent nous obliger à sortir pour repartir à l'assaut, avec sur les talons, les gendarmes qui nous tirent dans le dos si on ne charge pas assez vite !

On n'est pas sorti. À 18 h, le tir d'artillerie a cessé. Le général Moreuil décide de faire fusiller toute la compagnie. Un colonel essaye de sauver les hommes, faisant état de leur épuisement.

On nous a conduit dans un village de l'arrière. Le général arrive à se contenter de trois hommes. On les désigne au hasard. Ils passent au Conseil

de Guerre et sont condamnés à mort. Y avait Canol, Mounier et Vigard... J'ai encore échappé à la grande faucheuse. Pour combien de temps ?

Je ne sais pas si cette sale guerre me laissera repartir d'ici... Ambroise est mort hier dans mes bras, fauché par un éclat d'obus. Il a souffert, beaucoup. Ses tripes trempaient dans la boue. Il m'a supplié de l'achever, il m'a insulté, il a appelé sa mère. Il n'aura jamais revu ses enfants.

Il n'y a plus aucun espoir. Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je t'aime, ma petite Lulu, et que je penserai toujours à toi.

Ton frère qui espère te revoir.

Charles

Lulu ressentit de la colère en lisant ces lignes. Elle en voulait à Charles de songer à des choses pareilles. Elle répétait toujours qu'il ne pouvait rien arriver à son frère, qu'il rentrerait bientôt et que la vie recommencerait comme avant.

Six nouveaux mois sans nouvelles de Charles. L'espoir de Lulu s'évanouissait à petits feux.

Pourtant, par une fin d'après-midi du mois de juin 1916, une ambulance passa devant les fenêtres de l'école. Lulu sut tout de suite que c'était Charles. Elle bondit de sa place, et malgré les cris de Madame Ferrand, elle quitta la classe. Je crois que personne n'aurait pu l'en empêcher.

Et elle avait raison : l'automobile à la croix rouge était garée devant la maison, et des hommes habillés de blanc en étaient sortis.

La petite fille se mit à courir comme une folle

« Charles ! Charles !... »

Ses parents étaient debout côte à côte face à l'arrière du véhicule. Lorsque Lulu a été plus près, elle remarqua le regard figé de sa mère et les larmes qui coulaient sur ses joues.

Son père s'est alors avancé vers elle et, à sa grande surprise, l'a empêchée d'approcher.

« Ton frère est de retour, mais il est très fatigué, il faut que tu le laisses se reposer... »

- Mais je veux le voir, tout de suite ! trépignait Lulu.

Elle eut beau supplier, s'énerver... Il n'y eut rien à faire. Elle dû rester dehors pendant que les infirmiers installaient Charles dans sa chambre.

Jusqu'au soir, il y eut des allées et venues dans les escaliers. Le docteur Bertaud passa à la maison, et au moment de se coucher, Lulu n'avait toujours pas vu son frère...

La nuit lui parut bien longue tant elle eut du mal à trouver le sommeil.

Dans la matinée du lendemain, ce fut la même chose :

Il fallait qu'elle soit patiente. Elle pourrait bientôt voir Charles. Mais il dormait encore à cette heure-là. Enfin, dans l'après-midi, son père et sa mère lui dirent qu'elle allait pouvoir entrer dans sa chambre. Mais avant, ils avaient des choses à lui expliquer...

Au début, ils gardèrent le silence et lui donnèrent juste un petit bout de papier froissé, maculé de boue et portant des mots que l'on sentait écrit difficilement.

(Bande son)

*Mes très chers parents,
La guerre est finie pour moi... Un obus est tombé dans ma tranchée, à quelques mètres de mon poste de garde. Il ne m'a pas tué, contrairement à mon ami Célestin, qui ne reverra jamais sa Corse. Je viens de me réveiller sur une planche de bois, dans une étable transformée en hôpital de fortune. Une infirmière me sourit timidement. Je soulève le drap et je vois ce que je ne voulais pas croire : j'ai perdu mes deux jambes...
Le docteur m'a expliqué qu'il avait fait son possible pour tenter de les sauver. Il m'a dit aussi que j'allais bientôt rentrer chez nous.
Essayez de trouver les mots pour Lulu, je n'ai pas le courage de les lui écrire.
Je vous embrasse,
Charles*

Lulu resta longtemps murée dans un profond silence. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Son père lui raconta les dernières heures de son frère dans la tranchée. Soudain, elle éclata en sanglot, monta les marches de l'escalier, pénétra dans la chambre de Charles et se jeta dans ses bras.

Depuis ce jour, Lulu a eu tout le temps de s'habituer à Charles et à son fauteuil roulant.

Elle savait bien que beaucoup de gens étaient morts durant ces quatre années qu'avait duré la guerre et qu'elle avait de la chance que son frère soit vivant. Des amis de Charles, seul Martin était revenu entier des tranchées ; Ambroise et Célestin manqueraient pour toujours à leurs familles. Pourtant, certains soirs, elle saisisait les poignées du fauteuil et ils montaient tous les deux sur la colline derrière le village pour voir le soleil se coucher sur les champs de blé. Et là, le regard perdu vers l'horizon, ils songeaient à tout ce qu'ils ne pourraient plus jamais faire ensemble...

NOIR

LETTRES DE POILUS

« Je vous assure que j'ai pris un souvenir de Belgique dont je me rappellerai si j'ai le bonheur de vous revoir. Nous sommes restés 22 jours aux tranchées sans se laver dans la boue sous les obus et les balles, attaque sur attaque. Je me suis vu empoisonné. Quand les allemands voient qu'ils ne peuvent plus tenir, ils allument un gaz asphyxiant et il faut ou l'on s'étouffe. Ils sont terribles. Ils emploient tous les systèmes. Jamais personne depuis le début n'avait entendu une pareille canonnade. On était tout le temps couvert de terre et le fer sifflait de tous les côtés. C'est pas une guerre, c'est un véritable carnage, une boucherie. Si cela dure longtemps, il ne va plus rester personne. »

Lettre du soldat Barrau à sa belle-famille, 30 mai 1915

« J'ai passé 50 jours dans le secteur de Bezonvaux, un secteur terrible s'il en fut. Les intempéries sont venues s'ajouter à la mitraille pour faire de notre séjour là-bas un véritable cauchemar. 1/5 de l'effectif a été évacué pour les pieds gelés ; nous avons eu pas mal de blessés. Pas de tués ni de prisonniers, malgré les coups de main fréquents. Ah ! Le sale secteur ! J'ai fait Avocourt, mais ce n'était rien à côté de Bezonvaux. Avec cela de la boue jusqu'aux genoux. Le 2 février, nous avons quitté ce coin délicieux du front pour aller au repos. En ce moment, nous sommes à Vitry-en-Perthois, à 4 km de Vitry-le-François : je te pris de croire que le secteur est meilleur que celui que je viens de quitter ! »

Lettre du soldat Richard, enseignant, à son camarade Albert Davout, instituteur, 18 février 1918

Je ne sais plus comment je pourrai vivre. Déjà avec la chaleur nous commençons à ne plus avoir d'appétit. Comme nourriture, nous avons à 10 heures du bouillon dont le goût de suif nous empêche de le boire. Le soir du singe (viande de conserve) avec des patates en sauce. Rien n'est appétissant, et lorsque vous allez au repos, vous êtes au milieu des taillis. Il vous est impossible d'acheter des vivres.

Lettre d'Emile Sautour, 23 mai 1915

LA GRANDE GUERRE

Quelques dates et quelques chiffres

1914

3 août : L'Allemagne déclare la guerre à la France.

19-23 août : Échec de l'offensive française en Lorraine. Lourdes pertes : le 22 août, 27 000 Français meurent au combat.

2 septembre : Les Allemands sont aux portes de Paris.

5-13 septembre : Première bataille de la Marne. Repli allemand.

Octobre - décembre : La guerre se transforme en guerre de position. Le front (qui passe par Arras, Reims, Verdun, Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson, Saint-Dié...) s'étend de la mer du Nord à la Suisse.

Bataille de la Marne

Du 5 au 13 septembre

Pour les Français : 21 000 morts, 122 000 blessés, 84 000 disparus.

Pour les Anglais : 3 000 morts, 30 000 blessés, 4 000 disparus.

Pour les Allemands : 43 000 morts, 173 000 blessés, 40 000 disparus.

350 000 Français, 250 000 Allemands, 20 000 Anglais, 15 000 Belges, 200 000 Russes, sont morts en cinq mois, sans oublier les Serbes, les Autrichiens, les Hongrois, les Turcs et les Japonais.

1915

15 février - 18 mars : Échec d'une offensive française en Champagne.

19 février : Début de l'offensive des Dardanelles sur les côtes de l'Empire Ottoman.

22 avril : Première utilisation des gaz par les troupes allemandes à Langemark, près d'Ypres, en Belgique.

Mai - juin : Deuxième offensive de rupture française en Artois.

23 mai : Entrée en guerre de l'Italie, aux côtés de l'Entente.

25 septembre – 6 octobre : Tentative de percée française en Champagne.

Pertes des armées françaises par période. Morts, disparus, prisonniers

Décembre 1914 à janvier 1915 : 74 000

Février à mars : 69 000

Avril à juin : 142 000

Juillet à août : 48 000

Septembre à novembre : 131 000

Nombre de blessés pour l'année 1915 : 1 326 911

Malades : 1 177 390

Bataille de Champagne

Du 25 septembre au 15 octobre 1915

Tués, disparus, prisonniers : 81 509

Blessés : 98 305

1916

21 février : Une offensive allemande lance la bataille de Verdun, qui durera 10 mois.

25 février : Chute du fort de Douaumont, au nord-est de Verdun. Les troupes françaises le reprennent en octobre.

Mars : Violents combats sur la Meuse.

1^{er} juillet : Début de la bataille de la Somme. Elle durera près de 5 mois et mobilisera 2 500 000 Britanniques et Français contre 1 500 000 Allemands.

15 septembre : Les chars d'assaut sont utilisés pour la première fois par les Britanniques dans la Somme.

25 décembre : Le général Nivelle remplace le maréchal Joffre à la tête de l'armée française.

Bataille de Verdun 21 février – 15 décembre 1916

Morts français : 163 000
Blessés français : 195 000
Morts allemands : 143 000
Blessés allemands : 180 000

Bataille de la Somme 1^{er} juillet – 15 novembre 1916

Morts français : 66 000
Blessés français : 130 000
Morts britanniques : 206 000
Blessés britanniques : 213 000
Morts allemands : 270 000
Blessés allemands : 135 000

1917

2 avril : Les Etats-Unis entrent en guerre.

16 avril : Début de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames : c'est un échec.

15 mai : Nivelle a été limogé. Le général Pétain est nommé commandant en chef des armées françaises.

7 juin : Nouvelle offensive britannique dans les Flandres, jusqu'en novembre.

12 juillet : Première utilisation du gaz moutarde (ypérite) par les Allemands, à Ypres.

6 novembre : « Révolution d'octobre » en Russie : les bolchéviques prennent le pouvoir.

Offensive Nivelle – Chemin des Dames 16 - 30 avril 1917

Morts français : 16 130

Disparus : 20 015

Blessés : 63 284

Morts, disparus et blessés allemands : 30 à 40 000, selon les estimations

Bataille de Passchendaele (près d'Ypres) 31 juillet – 10 novembre 1917

Pertes

300 000 britanniques

170 000 allemands

1918

Mars : Début de l'arrivée massive des troupes américaines. Deux millions d'hommes seront présents peu avant l'armistice.

27 mai : Offensive allemande sur l'Aisne qui enfonce l'armée française. Les Allemands avancent sur la Marne.

15 juillet : Echec de l'offensive en Champagne.

18 juillet : Contre-offensive franco-américaine dans la Marne. L'utilisation des chars est décisive.

8 août : Offensive alliées à Montdidier.

26 septembre : Contre-offensive générale sur le front occidental.

4 octobre : Le gouvernement allemand demande l'armistice au président américain Wilson

11 novembre : La France et l'Allemagne signent l'armistice à Rethondes (Oise)

Première guerre mondiale Août 1914 – novembre 1918

Près de 9,4 millions de morts et disparus

Allemagne : 2 033 700
Russie : 1 800 000
France : 1 325 000
Autriche-Hongrie : 1 100 000
Royaume-Uni : 908 400
Empire Ottoman : 804 000
Italie : 578 000
Serbie : 278 000
Roumanie : 250 700
Etats-Unis : 114 000
Bulgarie : 87 000

Puissances alliées - *Puissances centrales*

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE – GRANDE GUERRE

Albums jeunesse

L'horizon Bleu, de Dorothee Piatek et Yann Hamonic (Petit à Petit)

Bandes dessinées

C'était le Guerre des Tranchées, de Jacques Tardi (Casterman)

Putain de Guerre, de Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney (Casterman)

Un Après-midi d'Été, de Bruno Le Floc'h (Delcourt)

Varlot Soldat, de Jacques Tardi et Didier Daeninckx, (L'association)

Les Diabes Bleus, de Michel Pierret et Francis Carin (Points Image)

Les Caméléons, de Fabrice Le Hénanff et Henri Fabuel (Casterman)

Romans

Les Croix de Bois, de Roland Dorgelès

Le Feu, d'Henri Barbusse

Le Monument, de Claude Duneton

Le Grand Troupeau, de Jean Giono

Documents

14-18, les traces d'une guerre (Hors-série Le Monde)

1917, le Chemin des Dames (Numéro spécial de l'Aisne)

Recueils, témoignages et enquêtes

Carnets de Verdun, présenté par Laurent Loiseau et Géraud Bénech (Librio)

Paroles de Poilus, présenté par Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume (Librio)

Ceux de 14, de Maurice Genevoix

Orages d'Acier, d'Ernst Jünger

Le Gâchis des Généraux,

Les Poilus,

Le Chemin des Dames, de Pierre Miquel